

positif

est une revue mensuelle de cinéma éditée par l'Institut Lumière et Actes Sud.

Positif – décembre 2020

présences du cinéma



Pordenone 2020 39^{es} Journées du cinéma muet 3-10 octobre

Victimes collatérales du Covid-19, les Journées du cinéma muet de Pordenone (*Le Giornate del Cinema Muto*) ont eu lieu en ligne et avec un nombre de films réduit. Se déroulant depuis toujours dans le Teatro Verdi, lieu unique, le festival ne pouvait pas démultiplier les séances, comme ont pu le faire ceux de Bologne ou de Venise, les salles de cinéma dans Pordenone se limitant à celles de l'association culturelle Cinemazero qui ne sont pas équipées pour les projections numériques.

Parmi les œuvres présentées, il y avait quelques confirmations, révélations ou renaissances de films inaccessibles depuis très longtemps et qui ont bénéficié d'une restauration, parfois d'une véritable reconstruction. C'était le cas, par exemple, du superbe *Crise* (*Abwege*, 1928), de G. W. Pabst, dont la restauration a permis d'admirer la fluidité de la mise en scène, l'expression des tensions qui s'exercent sur le personnage interprété par Brigitte Helm, en plein désarroi d'être oubliée par son mari (Gustav Diessl) et de se retrouver piégée dans des quiproquos sentimentaux. Le piano de Mauro Colombis accompagnait avec beaucoup d'intelligence cette projection. *Guofeng* (1935), de Luo Mingyou et Zhu Shilin, avec la magnifique Ruan Lingyu qui, à 24 ans, s'est suicidée avant la sortie du film en salles, est une œuvre très

Crise de G. W. Pabst

intéressante sur les débats intellectuels qui agitaient la Chine à cette époque. Ce drame se construit sur le rapport entre la campagne et la ville, l'enseignement ancien et le soi-disant nouveau, avec un épilogue du débat sur le mouvement de La Nouvelle Vie qui permet de revenir aux valeurs fondamentales de solidarité et de pureté. Zhang Lan (Ruan Lingyu) retrouve son amour de jeunesse, son beau-frère, quand sa sœur divorce pour un dandy, fils de bourgeois. Plus réussi dans la partie champêtre que dans celle à Shanghai, le filmage simple mais soigné met en valeur la nature.

When Lights Are Low (1921), de Colin Campbell, fortement influencé par la forme du *serial*, retrace le parcours d'un prince chinois amoureux d'une femme modeste qu'il retrouve à Chicago, où il est contraint de traverser le monde clandestin de la traite des Blanches et de la contrebande. Réalisé aux États-Unis avec un Japonais, Sessue Hayakawa, en star américaine (un des acteurs les mieux payés des années 1920), le film hésite constamment entre des signes de représentation japonaise ou chinoise, ce qui finit par le décrédibiliser.

Balletens Datter (1913), drame mondain de Holger-Madsen, surprend parfois par ses choix de mise en scène. Les entrées et sorties ne se font jamais par le côté cour ou jardin mais par le fond ou par une position proche de la caméra. Les scènes de groupe, comme le bal du début, ne sont pas filmées avec les personnages en pied, de manière théâtrale, mais avec les protagonistes en avant-plan, cadrés en plan américain. Comme souvent dans le cinéma danois des années 1910, les miroirs sont bien sûr présents, mais Holder-Madsen n'en abuse pas. Il prouve en tout cas la modernité du cinéma danois d'avant la Première Guerre mondiale, par rapport

au cinéma américain, dont on voit bien dans *A Romance Of The Redwoods* (1917), de Cecil B. DeMille, avec Mary Pickford (son premier western), combien la mise en scène est encore primitive en matière de cadres et de découpage. Dans un décor de la ruée vers l'or, le bien y affronte le mal, et l'amour permet la rédemption. Au lendemain de la guerre, le cinéma américain a évolué et a fini par dominer durablement la production européenne. Le cinéma danois ne retrouva jamais l'invention et la diffusion qu'il avait dans les années 1910.

Hubert Niogret

Cinemed 2020, section Documentaires 42^e festival du cinéma méditerranéen de Montpellier 16-24 octobre

La réactivité de l'équipe du festival du cinéma méditerranéen a été exemplaire : quelques heures seulement après l'annonce du couvre-feu touchant l'agglomération de Montpellier, le Cinemed décidait de maintenir sa 42^e édition en adaptant sa grille horaire. Malgré ces contraintes, les salles étaient pleines dès le matin pour suivre la compétition de longs métrages de fiction (*l'Antigone d'or* revenant cette année au Serbe Srdan Golubović pour *Le Père*), une intégrale consacrée à Federico Fellini, la mise à l'honneur du travail d'actrice d'Emmanuelle Béart, ainsi qu'une belle sélection de documentaires.

Le prix Ulysse distinguait cette année le documentaire *Acasa, My Home* du Roumain Radu Ciorniciuc. Une famille survit dans un immense parc de hautes herbes et de lacs, au cœur de Budapest. On pourrait croire à une fratrie de Robinsons heureux et libres, cernés par la présence menaçante de la grande ville. Mais le réalisateur ne s'arrête pas à cette imagerie romantique : le parc autrefois abandonné est réhabilité, et la famille est forcée d'emménager dans un logement social. Quand arrêter un tournage ? Radu Ciorniciuc ne se satisfait pas des premières apparences d'intégration. Il force



sa patience. Son observation au long cours finit par démonter nos propres préjugés : le lien fraternel qui unissait les enfants se délite cruellement, non à cause des normes ou du racismisme de la société roumaine, mais de la tyrannie incessante subie au sein de la cellule familiale.

Lieu de pouvoir et d'oppression, la famille est donc l'unité sociale initiale et fondamentale où doivent s'opérer les changements politiques démocratiques élémentaires. C'est ce dont est persuadée Fadma (*Fadma* de Jawad Rhalib), jeune épouse marocaine aussi têtue et tenace qu'Antigone. En vacances dans la famille de son époux, elle oppose à la morgue et à la paresse des hommes du village, son calme et son imperturbable détermination à faire reconnaître aux femmes leur juste place. Elle organise avec elles une grève des travaux ménagers. Les hommes s'égosillent, la caravane passe. Les machistes finissent par céder. On retrouve ce même portrait d'une femme arabe forte et lumineuse dans le très beau premier film de Lina Soualem, *Leur Algérie*. La fille de l'acteur Zinedine Soualem filme son père et ses grands-parents paternels, les questionne, les bouscule, les force à raconter leur déracinement. Le grand-père, par frustration, rancœur ou pudeur, choisit le silence. Alors que la grand-mère généreuse et tendre, cache ses larmes par le rire. Le film vous cueille par la justesse de son montage et sa sincérité mordante. Enfin *Le Tunnel* de Nino Orjonikidze et Vano Arsenisvili raconte l'épopée dramatique de la construction d'un tunnel dans les montagnes de Géorgie, un récit digne d'une saga fictionnée et pourtant tout est vrai : menaces d'éboulements, rébellion face aux maîtres d'œuvre chinois et attaque d'ours. On n'évite pas impunément une montagne.

Lætitia Mikles

Viennale 2020 58^e festival international du film 22 octobre- 1^{er} novembre

Dans le cadre de la monographie que la Viennale consacrait cette année à Christoph Schlingensiefel (metteur en scène de cinéma, de théâtre et d'opéra, artiste tout terrain de la provocation, mort en 2010 à l'âge de 49 ans), on pouvait voir, à côté de ses films à lui, le documentaire-hommage que lui a consacré Bettina Böhler : *Schlingensiefel - A Voice That Shook the Silence*. Le film, constitué exclusivement d'images d'archive, témoigne du talent de monteuse de Bettina Böhler (elle travaille notamment avec Christian Petzold), qui réussit à créer un ordre dans la vie et l'œuvre foisonnantes de Schlingensiefel. Ce documentaire de montage n'était pas sans lien avec la rétrospective du Filmmuseum, intitulée « Recycled Cinema », qui explorait la diversité du *found footage*. Cette pratique permet bien souvent une réflexion sur les images cinématographiques, leur reproductibilité et leur périssabilité, comme chez Bill Morrison dans *The Film of Her* (1996, 12 mn) et *Decasia* (2002, 67 mn). À travers le *found footage*, des cinéastes (parfois trop désargentés pour produire leurs propres images) font du geste militant qu'est le recyclage une pratique essentiellement poétique.

De manière générale, la Viennale 2020, que sa directrice a décrite « comme une fête mais aussi comme un geste de résistance », était animée par une force de résilience. Envers et contre tout, le

festival s'est tenu sous forme physique ; il s'est étendu à d'autres cinémas de la ville afin de pouvoir offrir, dans le respect des distances de sécurité, une sélection des films vus lors des précédents rendez-vous cinématographiques de l'année : *Effacer l'historique*, *Never Rarely Sometimes Always* ou *First Cow* (remarqués à Berlin), *ADN* ou *Été 85* (label Cannes 2020), *City Hall*, *Nomadland*, *Hopper/Welles* (lui aussi un film « recyclé », où Bob Murawski a redonné vie par le montage à la conversation filmée en 1970 par Orson Welles) ou *Quo vadis, Aida ?* (présentés à Venise). Pour ma part, j'ai découvert en particulier *Davos* (Daniel Hoels, Julia Niemann), documentaire sur cette commune suisse – la plus haute d'Europe. Depuis le début du XX^e siècle, où Thomas Mann la prit comme toile de fond de sa *Montagne magique*, Davos oscille entre tradition et modernité. C'est vraiment une riche idée qu'ont eue les réalisateurs de s'immerger pendant dix-huit mois dans la vie de cette localité pour en dresser un portrait fin et contradictoire.

Dans la scène d'ouverture de *Schlingensiefel - A Voice That Shook the Silence*, on voit l'artiste tracer sur un carton une ligne de vie et d'énergie qui court jusqu'en 2050 mais qui, nous dit-il, « perdrera au-delà même si elle ne s'appelle plus Schlingensiefel ». L'énergie de la Viennale 2020, quant à elle, continue de se déployer dans Vienne alors que Paris annonce le reconfinement. Nous pourrions nous estimer heureux si elle perdure jusqu'à l'année prochaine. ■

Louise Dumas

Leur Algérie de Lina Soualem

Schlingensiefel - A Voice That Shook the Silence
de Bettina Böhler